

Quelques Lettres Théophile Gautier

Ces lettres sont extraites de la *Correspondance générale* de Théophile Gautier, éditée par Claudine Lacoste-Veysseyre, avec la collaboration d'Andrew Gann, Marie-Hélène Girard, Jean Rose, Jean-Claude Fizaine, sous la direction de Pierre Laubriet. Éditions Droz, Genève et Paris.

L'orthographe et la ponctuation de Théophile Gautier ont été respectées.

À sa grand-mère

Paris, mars 1818 (?)

Bonne Grand'Maman. Je suis charmé du désir que tu témoignes de me voir, si je n'étais si petit, je n'ai que six 1/2 ans; je ferais de bon cœur le voyage; et quoique mon Papa dise souvent que je suis un petit diable, je suis sûr que mon bon cœur, qu'il ne me conteste pas, ferait que tu me trouverais bien gentil et ma tante aussi et que je serais votre bijou aussitôt que vous me connaîtriez. Je vous embrasse de tout mon cœur qui est ce que j'ai de meilleur.

Votre petit garçon

Théophile

(*Tome I, p. 21*)

À Eugène Renduel

22 octobre 1833

Mon très cher

J'ai été chez vous hier pour vous demander de l'argent car je crois que vous m'en devez encore un peu, si cela vous est égal, et la chose m'a paru si indécente à dire que je ne l'ai pas dite sentant que cela est tout à fait de mauvais goût et qu'il faudrait autant faire l'éloge du roi citoyen mais le fait est qu'il y a marée basse dans mes poches vous m'obligeriez de m'allonger quelque menue monnaie.

Votre très dévoué noircisseur de blanc qui ne fait guère son métier

Théophile Gautier

Je pense que le gaillard qui porte ma lettre n'est pas un voleur si vous avez de

reste de l'argent vous pourriez le lui donner il est à peu près certain qu'il me le rapportera, il répond au nom de Samuel et il est infiniment sérieux.

(*Tome I, p. 36*)

À Eugène Renduel

1834 (?)

Illustre

Je veux de l'argent, n'en fût-il plus au monde; si vous n'en avez pas, vous m'en ferez. -- Je n'ai pas le sol ou le sou, comme mieux vous aimerez. -- Si vous ne me payez pas, je vous prendrai votre cheval ou l'édition entière des Francs Taupins. En attendant voici mon garnisaire que je vous envoie. -- Vous aurez le plaisir de voir sa benoîte figure soir et matin, jusqu'à ce que j'aie mon beurre; voici le jour de l'an et je n'ai Sacredieu pas de quoi acheter des bonbons et des poupées à mes petits bâtards. -- Je vous avertis que je ne ferai rien tant que je serai à sec. Pas d'argent, pas d'idée. -- Le meilleur Parnasse pour moi est un petit tas d'écus; un gros ferait encore mieux sans doute.

Je vous déteste cordialement

Votre très mécontent créancier

Théophile Gautier

À Alphonse Karr

(Vers 1836)

Vous m'avez dit hier que vous viendriez me voir ce matin. Il serait peut-être plus honnête que, voulant vous parler, j'allasse vous trouver moi-même; mais il appartient à celui dont les bottes ne sont pas percées d'aller voir celui que sa chaussure abandonne lâchement; cette condescendance peut seule lui faire pardonner un luxe si effroyable, qui ne saurait s'acquérir qu'en buvant à pleins godets la sueur du peuple et en se vendant au pouvoir.

Tout à vous

Théophile Gautier

homme pur, incorruptible, dont les bottes sont crevées.

(*Tome I, p. 79*)

À Alphonse Karr

(Avant le 8 décembre 1836)

Karr-thaginois -- Karr-touche -- Karr-ton pierre -- Karr-auteur -- Karr-naval --
Karr-touche -- si vous ne mettez pas mon article sur Madame Ségalas je vous
dévoue à la faim à la soif à l'opéra comique à tout ce qu'il y a de plus affreux.
N'avez-vous pas honte de me faire solliciter si longtemps j'aurais obtenu la croix
d'honneur avec dix fois moins de peines.

Tout à vous

Théophile Gautier

(*Tome I, p. 77*)

Théophile Gautier entretenait avec le compositeur des relations amicales et
professionnelles.

À Giacomo Meyerbeer

Mars-avril 1839 (?)

Josué arrêtant le soleil

1 les chars / d'airain / couraient / et fauchait / la mêlée
2 et les grands / elephants / soufflant / des jets / de feu
3 clairons / géants, / dressaient / leur trompe / deroulée
4 Israel / combattait / sous les / regards / de dieu.
1 le sang / a flots / pourpres / remplissait / les ravines
2 et les dards / en volant / du ciel / cachait / le bleu
3 partout / gisaient / des morts / des debris / des ruines
4 Israel / combattait / sous les / regards / de dieu
1 Quelques / fuyards / restaient / de l'armée / ennemie
2 mais déjà / le soleil / disait / au monde / adieu
3 baissant / sur son / il d'or / sa paupière / endormie
4 Josué / s'écria / levant / les bras / vers dieu!
soleil de grace / attends / encore!
ne souffle pas / sur ton / flambeau
que ton coucher / soit une aurore
renais plus clair / renais plus beau
de ces maudits / que nul n'échappe
qua tes rayons / le glaive frappe
les ennemis / de notre loi!
ils se / cachaient / dans l'ombre noire
pour éclairer / notre victoire
dieu le commande / arrête toi!
le soleil obéit, -- et dans cette journée

la race / d'Amalec / fut toute exterminée --

Je vous envoie ces vers à peine ébauchés comme *monstre* ou *patron*, j'ai marqué le rythme et les quantités. Si cette forme vous convient je tâcherai d'ajuster des vers un peu mieux tournés que ceux-ci sur les longueurs que je vous envoie -- si toute autre mesure vous agréait davantage faites le moi savoir. J'ai mis une grande rigueur de symétrie dans ces lignes et si elles ne valent rien encore comme poésie je les crois favorables à la musique -- les deux vers que j'ai rajoutés à la chanson du chanteur de chamois remplissent-ils votre idée et vous conviennent-ils?

Votre très dévoué et très respectueux admirateur

Théophile Gautier

(*Tome I, p. 145-146*)

Critique dramatique à *La Presse*, Théophile Gautier avait ses entrées dans les théâtres. Le littérateur Anténor Joly avait ouvert le théâtre de la Renaissance en 1838.

À Anténor Joly

THEATRE DE LA RENAISSANCE
mai 1841

Entre janvier 1840 et

Direction

O Joly, vous seriez très charmant de donner mon nom à l'argousin dont le menton fleurit et dont le nez trognonne qui m'oblige à faire le tour de votre établissement. -- Puisque j'ai mes entrées dans la salle et dans les coulisses je devrais pouvoir me transverser des unes dans l'autre et de l'autre dans les unes sans faire le grand tour. Faites ceci pour moi et je ferai n'importe quoi pour vous.

Théophile Gautier

(*Tome I, p. 244*)

Du 5 mai au 7 octobre, Théophile Gautier fait un long périple à travers l'Espagne avec son ami Eugène Piot.

À sa mère

4 juillet 1840

Ma chère Maman,

J'arrive à Grenade, je cours à la poste; pas de lettres, au second courrier rien encore; -- j'aime à croire que vous m'avez écrit, la lettre s'est perdue, c'est là votre seule excuse. Comment vous êtes quatre écrivant tous plus ou moins bien et vous n'avez pas le courage de mettre la plume au poing comment en deux mois deux lettres seulement je vous ai écrit de Tours, de Bordeaux, de Burgos et de Madrid trois fois voici que je vous envoie une autre lettre de Grenade; m'avez-vous donc déjà oublié, canailles que vous êtes il me semble que c'est bien prompt: Piot n'a rien reçu non plus de sa mère. Si vous continuez comme ça, vous finirez sur l'échafaud; êtes-vous malades êtes-vous morts. Que diable faites-vous, Gérard qui est le plus paresseux des mortels m'a écrit cinq ou six fois: et pourtant c'est de la copie non payée. Plaisanterie à part cela m'afflige profondément; moi qui voyage dans la plaine et dans la sierra, au soleil à la poussière qui fais de grandes odes politiques de 200 vers de longueur, des impressions de grand chemin, qui suis forcé d'avaler un nombre infini de cathédrales de prendre des notes, d'apprendre l'Espagnol et qui compose un volume de vers où il y en a de chouettes je trouve bien le temps de vous écrire à travers ma sueur, et vous rien. Vous paraissiez cependant m'aimer -- est-ce déjà fini? -- Peut être avez-vous oublié de mettre vos lettres à la poste; ou bien de les affranchir jusqu'à la frontière. Je ne sais qu'imaginer, il n'y a pas de journaux français en Andalousie et j'ignore aussi complètement ce qui se passe que si j'étais en Chine; je vous avais pourtant bien élevés et à force de soins j'avais fait de vous des parents présentables. Envoyez-moi des masses de copie de famille ou je vous donne ma malédiction et je vous déshérite, quant à ma santé elle est inaltérable et je me porte comme plusieurs ponts-neufs. Voilà deux mois passés il n'en reste plus qu'un: nous avons vu Burgos Vittoria Valladolid Olmedo l'Escorial Tolède Madrid Aranjuez Jaen Grenade, -- il nous reste à voir Cordoue Séville Cadix et Valence; cela fait nous retournons dans notre belle patrie où l'on ne paraît plus guère se soucier de nous; ah ma chère Maman je n'aurais pas cru de ta part à une si grande négligence: si tu es contente de recevoir de mes nouvelles crois-tu que je puisse me passer des tiennes et Lili, et papa et Zoé et Alphonse; jolie famille! Si vous vous conduisez de la sorte, je loue l'Alhambra, je le meuble d'un matelas d'une natte de paille et d'une paire ou deux de sultanes et je ne reviens pas -- là! le gouvernement s'arrangera comme il voudra, la France pataugera tant pis. -- J'envoie toutes sortes de copies, sont-elles arrivées, ont-elles paru. Je n'ai connaissance que des deux premières lettres: c'est aujourd'hui samedi, jusqu'à mercredi je n'aurai rien: il n'y a ici courrier que deux fois la semaine.

Malgré votre infâme conduite, je vous embrasse de tout mon cœur.

Votre fils et frère

Théophile Gautier

(Tome I, p. 199-200)

Les « pots » dont il s'agit ici font allusion à l'article de Théophile Gautier paru dans la *Revue de Paris* du 27 février, et qui traitait du peintre Ziéglér et de la céramique. Quant à la « chorégraphie », c'est celle de *La Péri*, ballet dont Gautier

avait écrit le livret (musique de Friedrich Burgmüller). Voir le manuscrit / See manuscript

Félix Bonnaire était le codirecteur de la *Revue de Paris*.

À Félix Bonnaire

2 mars 1842

Mon cher Félix,

Dites au Dupuis Dumarsais qu'il ne me retienne pas l'argent des pots. Il y en a pour 150 livres. Je suis temporairement misérable ayant abandonné la littérature pour la chorégraphie. La conception suivante m'a pris tout mon temps. Jugez par vous-même de sa beauté.

Tout à vous

Théophile Gautier

(*Tome I, p. 303*)

Théophile Gautier sollicite une critique favorable pour *Tra los montes*, annoncé par la *Bibliographie de la France* du 18 février 1843.

À Cuvillier-Fleury

Après le 18 février 1843

Monsieur,

Vous avez sans doute oublié une lettre que vous m'avez écrite il y a quelques années et dans laquelle vous me permettiez de vous considérer comme *mon critique*. J'en ai gardé précieusement le souvenir. C'était à propos de *la Comédie de la mort*, pour laquelle vous prétendiez n'avoir été que juste, tandis que je vous trouvais bienveillant.

J'ai depuis ces temps fait paraître quelques romans ou recueils de nouvelles. Mais je n'ai pas voulu pour si peu me prévaloir de votre bonne volonté. Me voici maintenant armé de deux volumes in octavo où, à défaut de talent, vous pouvez au moins compter sur une sincérité entière. C'est un voyage en Espagne pendant l'été de 1840. J'ose, Monsieur, réclamer votre indulgence pour cet ouvrage, dont je n'ai jamais mieux senti la faiblesse qu'en vous l'envoyant.

Agréez, Monsieur, l'expression de ma considération distinguée.

Théophile Gautier

(*Tome II, p. 11-12*)

Franz Liszt soignait sa publicité et envoyait des billets gratuits pour ses concerts aux critiques influents. Théophile Gautier l'admirait, mais leurs relations personnelles restèrent superficielles.

À Franz Liszt

Vers le 16 ou le 25 avril 1844 (?)

Mon cher Liszt,

Ne m'attendez pas plus tard que 11 heures pour le déjeuner j'ai un mal de gorge qui me rend le passage de la nourriture laborieux et recevez mes remerciemens pour vos deux billets que j'ai bien et dûment reçus -- je ferai mon possible pour etre guéri et en tout cas je n'ai pas besoin de l'etre pour vous entendre. Je vous serre les mains cordialement.

Théophile Gautier

(Tome II, p. 143

Théophile Gautier avait fait la connaissance d'Alphée Bourdon de Vatry en 1841, alors que tous deux faisaient partie de la commission des Beaux-Arts chargée de l'érection du tombeau de Napoléon. Vatry fut député de Château-Salins de 1835 à 1848. Ses relations avec Gautier étaient cordiales.

À Alphée Bourdon de Vatry

26 décembre 1849 (?)

Mon cher Maître

Je vous remercie mille fois de l'intérêt que vous voulez bien me porter et puisque vous (vous) mettez à ma disposition avec une si cordiale bonne volonté j'userai de votre bienveillance à mon endroit. On a fait quelques démarches à l'Élysée qui s'y montre favorable pour une place d'inspecteur des beaux arts dont le titulaire doit être révoqué. Il s'agirait d'influencer Mr F. Barrot ministre de l'Intérieur de qui la chose ressort. Vous pouvez hardiment faire cette démarche car toutes les études de ma vie m'ont préparé à occuper cette place qui exige en outre la connaissance des arts des relations avec les artistes, relations que ma position de journaliste m'a données depuis longtemps. Cet emploi en me dispensant de beaucoup de besogne de pacotille me donnerait le temps de me livrer à la poésie et à la haute littérature plus exclusivement ce qui est le rêve de ma vie. Ma nomination serait vue avec plaisir par les artistes qui ont pu éprouver combien j'ai été dévoué aux intérêts de l'art. Je vous dis tout cela non pour vous mais pour le ministre si vous lui parlez.

Tout à vous de cœur

Théophile Gautier

(Tome IV, p. 80-81)

Théophile Gautier écrit à son père qui séjourne à Avignon, chez Marie Dominique Gautier, sa sœur.

À son père

14 (?) mai 1851

Mon cher Père

C'est aux voyageurs d'écrire à ceux qui restent en place. Il me semble que je suis assez ton parent pour avoir droit à quelques mots de toi, à moins que tu ne sois tombé dans ce fameux puits de Rome que j'ai en vain cherché ou que tu te sois noyé dans la Sorgue qui passe sous ta cheminée. Je ne te cache pas que je trouve ton procédé un peu gniaffe, mais en qualité de dieu, je ne puis ressentir les petites misères humaines et je t'écris tendrement comme si tu n'étais pas un imbécille. C'est ma faute, j'aurais dû te créer avec plus de soin et te faire spirituel. Je vais bien et te bénis malgré ta conduite de polisson.

Tout à toi de cœur

Théophile Gautier

Mille choses à Mion, que j'aime comme une bonne et brave créature.

(Tome IV, p. 344-345)

Théophile Gautier remercie le critique pour son compte rendu favorable sur la *Revue de Paris* (dont il était l'un des éditeurs) dans *Le Pays* du 27 octobre 1851.

À Paul de Saint-Victor

Vers le 15 (?) novembre 1851

Mon cher ami,

J'espérais vous rencontrer sur le bitume ou dans un couloir de théâtre pour me jeter à votre cou. Mais puisque je n'ai pas eu cette chance, permettez-moi de

vous remercier *ex imo corde* de ce que vous avez dit de *La Revue* en général, et de moi en particulier. Jamais parfum plus doux ne fut brûlé dans plus riche cassolette sous un nez de lettré. C'est de la myrrhe dans de l'or ciselé. L'on a écrit souvent de moi des choses flatteuses mais rien qui m'ait touché autant. Vous m'avez peint non tel que je suis, mais tel que je voudrais être, et mon idéal y a été fort sensible. Je tâcherai de faire ressembler ma réalité à votre éloge.

Tout à vous de cœur

Théophile Gautier

Et le *Fiesole*? Si nous ne l'avons pas pour ce n^o, l'épithète de pompeux vous sera appliquée pour trois mois.

(*Tome IV, p. 417-418*)

Théophile Gautier remercie son ami Louis de Cormenin de l'avoir remplacé à *La Presse* pendant son voyage de quatre mois (de juin à octobre) en Turquie, en Grèce et en Italie.

À Louis de Cormenin

18 octobre 1852

Mon cher Louis,

Voici que j'arrive enfin pour te relever de la longue faction de quatre mois que tu as faite à ma place dans la guérite du feuilleton, le lorgnon à la main, la plume au bras, disant aux pièces: «Passez au large» ou bien «Entrez» suivant leur mérite. Tu as vu par intérim les vaudevilles d'été, les mélodrames caniculaires; tu as assisté avec un rare courage au défilé des ours les plus chenus et les plus grognons; les théâtres ont vidé leurs arrières cartons sur ta tête innocente, tandis que moi, je m'enivrais, non sans remords, de lumière et d'azur, dans ces beaux pays aimés du soleil; ami coupable, je me promenais aux eaux douces d'Asie ou je grimpais à l'Acropole, le jour même où tu tâchais de rendre supportable, à force de traits et de style, l'analyse de quelque imbroglio stupide; reçois ici mes remerciements pour ce temps de liberté que tu m'as donné, et puissent les abonnés de *La Presse*, habitués déjà à ton esprit charmant, ne pas regarder mon retour comme trop inopportun.

Théophile Gautier

(*Tome V, p. 112*)

Lettre de condoléances à L. de Cormenin dont la mère venait de mourir. Gautier avait lui-même perdu sa mère cinq ans plus tôt.

À Louis de Cormenin

Ce 15 avril 1853

Mon pauvre Louis,

J'apprends par Saint Victor l'affreux malheur qui vient de te foudroyer. Devant une telle douleur, il n'y a rien à dire, on ne console pas de l'irréparable. Mais tu sais que mon cœur t'est ouvert et quand ta tristesse te sera trop lourde, viens m'en donner la moitié; hélas! j'ai déjà l'expérience de ces pertes imprévues et qui surprennent toujours, même lorsqu'on s'y attend, et le coup qui te frappe fait saigner ma plaie à peine cicatrisée. Toute la maison est dans la stupeur et la désolation; tu y es aimé de tout le monde et chacun compatit profondément à ta peine. Tâche de surmonter ton chagrin physiquement, car moralement c'est impossible, et n'ajoute pas à notre douleur celle de te savoir malade. Offre mes condoléances bien sincèrement affligées à ton Père et crois moi ton ami de cœur et d'âme.

Théophile Gautier

(Tome V, p. 176)

Pierre Gautier est mort à Montrouge le 22 août 1854. Les articles que cite Théophile Gautier dans cette lettre seront réunis sous le titre de *L'Art moderne*, recueil publié chez Michel Lévy en 1856.

À Michel Lévy

ce 24 août 1854

Mon cher Michel,

Vous savez le malheur qui vient de me frapper. Je n'ai pas d'orgueil avec vous et je vous dirai sans honte que les funérailles de mon pauvre père ont épuisé mes petites ressources. Vous aviez paru désirer faire un volume d'art avec mes feuillets. J'ai mille fois plus de matière qu'il n'en faut: *le Panthéon de Chenavard*, *l'Ecole allemande* que je fais au *Moniteur*, *du Beau dans l'Art*, à

propos d'un livre de Töpffer, Etudes céramiques, Vie et correspondance de Marilhat, études sur Ingres, Delacroix, sur l'Ecole espagnole, etc, etc. Tout cela fait, imprimé, sauf deux articles sur Schnorr qui paraîtront la semaine prochaine au Moniteur. Mettons que cela vaille 300 francs et tâchez de me les donner aujourd'hui. J'attends une note des pompes funèbres et je crains de ne pas pouvoir la payer entièrement.

Tout à vous

Théophile Gautier

(Tome VI, p. 70)

Billet écrit immédiatement après le suicide de Gérard de Nerval, avec lequel Gautier s'était lié lorsqu'ils fréquentaient tous deux le Collège Charlemagne.

À Madame Jules Lacroix

26 ou 27 janvier 1855

Madame,

Veillez bien m'excuser de ne pas me rendre à votre aimable invitation. Je viens de perdre de la façon la plus affreuse un ami bien cher aussi à la plupart de vos convives qui aimaient Gérard de Nerval de tout leur cœur et de tout leur esprit.

Agréez Madame l'expression de mes regrets les plus sincères

Théophile Gautier

(Tome VI, p. 118)

Henry Rouy était le caissier-gérant du journal *La Presse* auquel Théophile Gautier travaillait à cette époque. Aucun discours de celui-ci n'a été publié dans le journal.

Gautier entretenait avec Giacomo Meyerbeer, avec lequel il avait parfois collaboré (voir la Lettre à Meyerbeer) de très bonnes relations.

À Henry Rouy

Avant avril 1855

Cher Monsieur Rouy

J'étais allé hier accompagner notre ami Meyerbeer, à la gare du Nord. On m'a reconnu: on m'a prié de parler. J'ai eu beau résister j'ai été pris, placé sur une estrade et obligé de m'exécuter. Voici le squelette de mon improvisation tel que quelques amis l'ont recueillie - faites-moi le plaisir de le mettre dans la Presse ce genre-là amène et *pacifique* fera plaisir au delà du Rhin, et cette nouvelle manière d'affirmer la paix en vaudra bien une autre. Si je n'avais pas été pris à l'improviste j'aurais réfléchi et mieux développé ce thème. Mais tel qu'il est il ne sera pas inutile je crois dans l'état d'effervescence de l'Allemagne. Faites bien remarquer que ce n'est qu'une pure improvisation, sans aucune prétention. J'irai causer avec vous de la question dont m'a parlé Darimon.

Théophile Gautier

(*Tome VI, p. 136*)

Théophile Gautier posa trois fois sa candidature à l'Académie française, sans succès. En 1855, il n'obtint qu'une voix.

Au Secrétaire perpétuel de l'Académie française

Paris ce 24 décembre 1855

Monsieur le Secrétaire perpétuel,

J'ai l'honneur de vous prévenir que je me porte à l'Académie française pour le fauteuil de M. de Lacretelle. Je vous serais fort obligé de vouloir bien faire part de cette détermination à messieurs vos confrères.

Daignez, Monsieur, agréer d'avance avec mes remerciements l'assurance de ma considération distinguée.

Théophile Gautier

(*Tome VI, p. 190-191*)

Théophile Gautier apprécia la musique de Wagner bien avant qu'elle ne réussisse enfin à s'imposer en France. Ce concert qu'Ernesta Grisi, compagne de Gautier, devait organiser ne semble pas avoir eu lieu.

À Richard Wagner

Après le 8 février 1860 (?)

Cher Maëstro

Permettez à un de vos premiers admirateurs en France de vous recommander instamment Mme Ernesta Grisi qui organise au Théâtre-Italien une soirée musicale et dramatique. Elle serait bien heureuse d'obtenir de vous l'autorisation d'y faire exécuter quelques-uns des magnifiques fragments qui ont produit un si grand effet et que le public serait certainement ravi d'entendre encore. -- Croyez, monsieur, à toute ma reconnaissance et à la sincérité de mon dévouement. Quoique je n'aie pas l'honneur d'être personnellement connu de vous, j'ose me compter au nombre de ces amis que le génie se fait partout sans le savoir.

Bien à vous

Théophile Gautier

(Tome VII, p. 214)

Date hypothétique, qui ne permet pas de préciser de quel voyage d'Ernesta Grisi il s'agit. Celle-ci poursuivit une modeste carrière de contralto qui lui fit à l'occasion quitter Paris.

À Émilie Gautier

Avril 1862 (?)

Ma chère Lili,

Ne te dérange pas dimanche: Ernesta ne peut partir que lundi soir à cause des passe-ports, chiffons non finis et heures de marée extravagantes. Viens lundi dans la journée, ce sera plus commode que de galoper après les omnibus dominicaux farcis de bourgeois. Vous pourrez venir ensemble comme à l'ordinaire. Je vous embrasse

Votre frère

Théophile Gautier

(Tome VIII, p. 34)

Toto était le diminutif familial de Théophile Gautier fils.

Gautier séjournait à Genève, chez Carlotta Grisi, sœur d'Ernesta et première interprète de *Giselle*. Leurs relations s'étaient resserrées, sans qu'il soit possible d'établir avec certitude leur degré d'intimité.

À Émilie et Zoé Gautier

Genève 15 septembre 1864

Mes chères Sœurs,

Je crois comprendre par un mot d'une lettre d'Ernesta que vous n'avez pas reçu vos sommes. Croyez que la copie nécessaire pour produire cet argent sacré a été religieusement envoyée chaque semaine et mon mandataire Toto aurait dû vous le remettre en temps utile. Par malheur, je n'ai pas en lui une confiance absolue; il est si besogneux, si traqué, si empêtré, si maladroit dans ses affaires, sans parler de la paresse ou de la stérilité qui l'empêche de gagner convenablement sa vie, qu'il est bien possible qu'il ait employé votre monnaie à payer quelque billet ou vieille dette criarde, espérant boucher le trou par un travail qu'il n'a pas fait, selon son habitude. Ernesta absente, je ne pouvais confier à d'autres que lui ces petits recouvrements sans lui faire affront et je ne l'ai fait, je l'avoue, qu'avec inquiétude. J'ai trouvé plus d'une fois de l'indélicatesse dans la conduite pécuniaire du jeune Toto. Il vaudrait mieux qu'il eût la franchise de dire ce dont il a besoin. J'arrangerais les choses, car enfin c'est mon enfant comme les autres. Pas un mot de ceci, je n'ai pas besoin de vous le dire: «il ne faut pas chier dans son nid», comme le recommande le proverbe. J'écris à Ernesta de vous donner les 40 fr. D'ailleurs je vais arriver et tout rentrera dans l'ordre. Je serai à Paris vers le huit ou le dix. J'aurai toujours passé un bon mois tranquille; c'est toujours autant de pris sur l'ennemi. Il n'y avait de trop que les deux feuilletons par semaine, mais la copie est un boulet qu'il faut traîner jusqu'à la mort. Peut-être m'en fera-t-on faire dans l'autre monde et les semaines de l'éternité auront-elles deux dimanches et deux jeudis.

A bientôt, je vous embrasse cordialement.

Votre frère

Théophile Gautier

(*Tome VIII, p. 343*)

Le peintre Camille Rogier (1810-1893), fonctionnaire à l'administration des postes, était un ami de jeunesse de Gautier. Théophile Gautier fils n'obtint pas le poste en question.

À Camille Rogier

Octobre 1864

Mon cher Camille,

Je suis bien sensible à ce bon souvenir de vieille camaraderie qui te fait penser à cette place de secrétaire de Daoud Pacha pour mon fils. Qui aurait jamais cru, lorsque grimpé sur des échelles nous peinturlurons les boiseries de l'impasse du Doyenné, que nous aurions des fils capables d'être secrétaires de Pachas!

Comme le temps coule et nous emporte! Ces propositions me paraissent les plus belles et les plus séduisantes du monde; le seul *mais* que j'y trouve, c'est que je vais être séparé pour trois ans d'un garçon que j'aime beaucoup. Ce sont là des choses auxquelles il faut se résigner. Un enfant ne peut toujours pas tenir son papa par le bout de la redingote. Toto est plus apte que tu ne peux t'imaginer à ces fonctions de secrétaire, d'interprète et de rédacteur. Il a été quelque temps au Ministère de l'Algérie; il rédige *le Moniteur (universel) du Soir*, et un assez long séjour en Russie lui a donné l'habitude de toutes les réserves et de toutes les prudences. Son aspect de parfait gentleman est ce qu'il faut pour une chancellerie. Il écrit sagement; nettement; officiellement. Il sait l'allemand, comprend le russe, l'espagnol et l'italien. Il apprendra bien vite le turc, et, guidé par les conseils d'un vieux lascar comme toi, qui connaît l'Orient à fond, il réussira, je l'espère, près du Pacha. Il jouit, en outre, d'une santé de fer, ce qui n'est pas indifférent dans un climat violent comme celui de la Syrie. Mais la preuve qu'on y peut vivre, c'est que ta barbe rousse y est devenue barbe grise, comme celle de l'Empereur Frédéric dans la caverne du Kiffhauser.

Je regrette beaucoup de ne pas m'être trouvé à Paris lors de ton aimable visite. Je ferai tous mes efforts pour te voir avant ton départ, et te serrer la main à couper les doigts avec tes bagues turques.

Tout à toi

Théophile Gautier

(*Tome VIII, p. 353*)

L'auteur dramatique Camille Doucet (1812-1895) était directeur de l'administration des théâtres au ministère de la Maison de l'Empereur depuis 1863.

À Camille Doucet

Vers le 15 décembre 1864 (?)

Mon cher Maître

Je prends la liberté de rappeler à votre bon souvenir un pauvre diable à qui vous avez déjà fait avoir un secours. C'est M. Lahalle, un vieillard de soixante-dix-huit ans, aveugle, et qui ne peut pas vous importuner longtemps, comme il le dit (lui-même) avec une mélancolie touchante dans une lettre qu'il m'a fait écrire et qu'il

a signée à grand peine. Il a produit, en son temps, quelques livres qui ne sont pas sans mérite. Il a connu Mérimée et toute la bande romantique d'alors. Jamais charité ne sera mieux placée.

Agréez, cher Maître, mes plus cordiales civilités

Théophile Gautier

(Tome VIII, p. 369)

Théophile Gautier venait de faire un long séjour (du 23 juillet au 12 novembre) à Saint-Jean, chez Carlotta Grisi, séjour pendant lequel il écrivit *Spirite*.

À Carlotta Grisi

17 novembre 1865

Ma chère Carlotta,

Me voilà hélas! bien loin de vous dans ce grand Paris où j'ai beaucoup de peine à me réinstaller. Plus de Salève ni de Jura, le matin devant mes yeux, rien que la brume qui enveloppe, au fond du jardin, les grêles peupliers. Je me consolerais bien vite de ne plus voir les montagnes avec leurs couronnes de neige si vous étiez là. Votre présence dissiperait le brouillard et ferait briller le soleil du printemps à travers cette bruine qui éteint le jour. Quelque effort que je fasse, je me sens envahir par une invincible mélancolie. Il pleut dans mon âme comme dans la rue. J'avais pris une si douce habitude de vivre près de vous qu'il me semblait que cela ne devait jamais finir. Mon départ, tant de fois différé après un séjour plus long que je n'aurais osé l'espérer, m'a surpris comme une catastrophe inattendue. Je ne pouvais y croire et quand les roues du waggon ont commencé à tourner, elles m'ont fait le même mal que si elles me passaient sur le cœur. Voilà déjà six grands jours que je ne vous ai vue, six grands jours éternels, et qu'est-ce que six jours à côté des mois qui vont s'écouler, oh! combien lentement, avant que je puisse vous revoir! Je me suis déjà ennuyé pour une année au moins. Mon âme est restée à St-Jean près de vous, et je ne sais que faire de mon corps. Je le mène tous les jours au *Moniteur* pour corriger les épreuves de *Spirite* dont la publication a commencé ce matin. Lisez, ou plutôt relisez, car vous le connaissez déjà, ce pauvre roman qui n'a d'autre mérite que de refléter votre gracieuse image, d'avoir été rêvé sous vos grands marronniers et peut-être écrit avec une plume qu'avait touchée votre main chérie. L'idée que vos yeux adorés se fixeront quelque temps sur ces lignes, où palpite sous le voile d'une fiction le vrai, le seul amour de mon cœur, sera la plus douce récompense de mon travail. En parcourant ces feuilletons, vous penserez peut-être à celui qui pense toujours à vous à travers les occupations, les ennuis et les tristesses de la vie et dont l'âme ne vous abandonne pas un instant. N'est-ce pas, cher ange, que vous ne m'oublierez pas, que vous me garderez la petite place que vous m'avez faite dans

vosre cœur et que vous ne m'ôtez pas l'espérance qui me soutient et me fait vivre? Je suis plein de doute et de trouble; malgré vos douces paroles et les marques irrécusables de votre tendresse, je n'ose croire que j'aie fait quelque progrès dans votre affection. Les difficultés de nos rares et courtes entrevues, presque toujours dérangées par des *gêneurs* (ce mot de la charade que vous ne compreniez pas), la froideur apparente dont vous vous armiez pour détourner le soupçon d'un amour trop transparent de mon côté, ont ôté aux dernières semaines de mon séjour la charmante intimité des premiers mois. La journée qui, disiez-vous en souriant, n'était pas finie, lorsque je réclamaï un baiser, quelquefois ne commençait pas, vers la fin. Il me semblait à de certains moments que vous ne m'aimiez plus ou que vous m'aimiez moins.

Pourtant, le matin du départ, dans le petit salon, lorsque je vous faisais d'une main tremblante les petits dessins que vous m'aviez demandés, j'ai cru voir vos yeux fixés sur moi se troubler et devenir humides. Cela vous faisait donc un peu de chagrin de voir celui qui vous aime tant s'éloigner pour bien longtemps peut-être? Pour moi, j'étais navré, mais au milieu de tout ce monde, je n'ai pu vous exprimer ma douleur profonde. Oh! pourquoi n'ai-je pas eu une demi-heure à moi pour vous serrer contre mon cœur, pleurer dans votre sein, et laisser mon âme entre vos douces lèvres, avec un long et suprême baiser?

Sempre vostrissimo

Théophile Gautier
(*Tome IX, p. 134-135*)

Théophile Gautier et Carlotta Grisi échangeaient une correspondance secrète parallèle aux lettres familiales.

Spirite, écrit à Genève et d'abord publié en feuilletons dans le *Moniteur universel* où Gautier était passé en 1855, fut annoncé en février, et le *Voyage en Russie* en novembre.

À Carlotta Grisi

Ce 15 janvier 1866

Ma chère Carlotta

Avec quelle joie ai-je reçu cette bonne petite lettre que je n'osais plus espérer. Votre long silence me faisait un véritable et profond chagrin et j'en ressentais une tristesse que j'avais bien de la peine à dissimuler. Cette peine inconnue me donnait un air abattu et mélancolique qui ne s'expliquait pas et que je tachais de motiver par un vague malaise. Dans quelle inquiétude ai-je passé ces deux mois si longs qu'il me semble être parti de Saint-Jean depuis une année! Je repassais dans ma tête toute ma conduite avec vous et je cherchais en quoi j'avais pu vous déplaire. Je me figurais que vous m'aviez oublié, que vous ne m'aimiez plus et

que vous ne m'adresseriez plus ces chères lignes mystérieuses qui sont l'aliment secret de mon âme, qui me soutiennent, m'encouragent et me donnent la force de vivre. J'avais beau me dire ce que vous m'avez répété plusieurs fois: «que vous ne repreniez jamais ce que vous aviez donné», j'étais plein d'angoisse et de trouble. En vain vos lettres officielles contenaient des phrases amicales et tendres dont mon amour devinait la timide caresse. Je ne pouvais comprendre comment vous ne m'aviez pas écrit un seul mot à moi qui l'attendais avec une si vive impatience. Je faisais bien la part des ennuis qui vous assaillent, mais enfin c'est bientôt fait de mettre dans une enveloppe «je pense à vous, je vous aime et je vous embrasse», et d'envoyer cela rue de Beaune, n° 12 et non pas 6, comme votre bonne petite lettre qui m'est parvenue tout de même fidèlement. Mais oublions ces maussades semaines d'attente et savourons en paix notre bonheur. Chaque mot a été pour moi comme une goutte de fraîche rosée, comme un baiser de vos douces lèvres. Si j'avais reçu cette lettre avant le jour de l'an, j'aurais été moi-même vous porter mes étrennes et je vous aurais serrée contre mon cœur et j'aurais pris un peu du pur souffle de votre bouche adorée pour parfumer ma vie et me consoler de l'absence où la destinée m'oblige. Mais je me croyais en défaveur et je n'ai pas osé ce qui est pour moi un motif de regret de chaque jour, car c'était un si excellent prétexte aux yeux de tout le monde de passer vingt-quatre heures près de vous. Espérons une autre occasion, je ne la manquerai pas celle-là. En attendant gardez-moi au fond de votre cœur la petite place que vous m'y avez laissé prendre et songez qu'à Paris, au milieu du travail, des courses et des distractions, une âme pense perpétuellement à vous, que votre idée est la première qui s'éveille, la dernière qui s'endort dans la tête pour laquelle vous avez fait un si gentil sonnet et que le sommeil bien souvent l'y reproduit en rêve. J'ai retrouvé une bague d'argent composée de deux serpents enlacés qui a pour chaton une turquoise précisément du même bleu que la turquoise de vos boucles d'oreilles. Vous pensez bien que je l'ai aussitôt mise à mon doigt et qu'elle ne me quitte plus. Toutes les fois que je la regarde votre image m'apparaît plus vive, plus nette et plus charmante. Je vois, comme si j'étais assis près de vous, la jolie étincelle bleue briller sur le duvet de votre joue rose et tout mon cœur se gonfle d'amour, de désir et de mélancolie car on a beau caresser son illusion, c'est bien triste d'être si loin de celle qu'on aime éperdument et qui vous aime un peu. Je suis touché de la peine que vous avez prise de passer plusieurs fois à la poste pour retirer ma dernière lettre. Il y aurait un moyen bien simple de vous épargner cet ennui. Toutes les fois que je vous adresserai poste restante une épître mystérieuse je vous écrirai officiellement à Saint-Jean, une lettre où je barrerai le t de mon nom « théophile ». Faites attention à ce signe invisible pour tous et retirez la lettre. Si le nom est écrit ainsi « Théophile », c'est qu'il n'y aura rien.

On attend à la maison une lettre de vous et l'on est assez inquiet de ce retard. Nous sommes déjà au quinze janvier. A la première heure que vous aurez de libre, écrivez je vous en prie; vous ferez bien plaisir à tout le monde. Je vous plains d'avoir reçu sur [la] tête cette tuile d'Agostino. Pourquoi n'est-il pas resté soldat? Quelle chose ennuyeuse que ces êtres incapables qui s'accrochent à vous sous prétexte de parenté et obstruent votre vie. C'est le sort de tous ceux qui

valent quelque chose d'être mangés par ceux qui ne valent rien du tout. Quant à moi, sauf un rhume atroce qui me fait tousser et me secoue comme un cercueil dans lequel on donne des coups de pieds, je me porte assez bien. Je travaille à mon Voyage de Russie, je corrige les épreuves de *Spirite* qui sera bientôt imprimée, je fais des feuilletons et en apparence j'ai l'air fort occupé; mais ma vraie occupation est de penser à vous, de vous espérer, de vous aimer et de vous adorer de toutes mes forces et de toutes les tendresses de mon âme. Permettez-moi, ce n'est que sur le papier, de vous envelopper des pieds à la tête d'un baiser frais comme un souffle et brûlant comme une flamme.

Théophile Gautier
(*Tome IX, p. 167-168*)

Charles Monselet avait fondé en 1858 le journal hebdomadaire *Le Gourmet*, qui ne fut publié que quelques mois. Théophile Gautier sollicite de lui une publicité favorable au *Capitaine Fracasse*, dont l'édition illustrée par Gustave Doré est annoncée dans la *Bibliographie de la France* du 26 mai 1866 et paraît à la fin de l'année.

À Charles Monselet

Novembre 1866

Mon cher Monselet

Accepte ce Fracasse illustré et parles-en dans les papiers où tu reluis comme une casserole de cuivre bien écurée dans une cuisine flamande. Considère cet ouvrage au point de vue gastronomique; l'absence de nourriture y est déplorée amèrement, et, quand la bonne chance ramène les mets succulents et les bons vins, ils sont célébrés avec non moins de soin que les charmes de l'héroïne. Protège ces goinfres et ces canailles variées; saupoudre-les de quelques mots spirituels en guise de muscade râpée. A propos de muscade, si on en mettait partout au temps de Boileau, on n'en met plus nulle part aujourd'hui; le monde dégénère.

Adieu, soigne ton bedon et ne t'efforce pas de le contenir au majestueux, comme cet imbécile de Brillat-Savarin.

Tuus

Théophile Gautier
(*Tome IX, p. 316*)

Théophile Gautier fils, homme de lettres comme son père, avait été nommé sous-

préfet d'Ambert en août 1867.

À Émilie, Zoé et Estelle Gautier

PUY de DOME
novembre 1867
sous-préfecture d'Ambert
Cabinet du sous-préfet

Ambert le 20

Chère Estelle et chères sœurs,

Vous voyez par ce papier que je suis à Ambert dans la sous-préfecture de Toto où nous sommes arrivés de Clermont-Ferrand après un trajet de 9 heures en diligence par un temps superbe et le plus beau pays de montagnes qu'on puisse rêver. La route fait cent zigs-zags et contourne des hauteurs escarpées en côtoyant des vallées et des ravins dont le fond est arrosé de jolis torrents écumeux. Ambert est sur une espèce de plateau entouré de montagnes assez élevées pour que les nuages rampent sur leurs flancs. Il y a une très belle église moitié gothique, moitié renaissance qui donne grand air à la silhouette de la ville. Quant à la sous-préfecture, en elle-même, c'est un grand bâtiment, en granit gris, sans rien d'architectural, mais fort vaste. En bas sont les bureaux, le cabinet de monsieur le sous-préfet, d'où l'on a une vue admirable, la salle à manger officielle grande comme un salon de restaurateur pour noces et festins et une gigantesque cuisine qui ferait le bonheur de Zoé avec une cheminée à manteau, un tournebroche, deux fourneaux, un four à pâtisserie, des triples rangées de casseroles, des poissonnières, des moules à pâtisserie, tout un arsenal culinaire complet. Près de la cuisine l'office, un office avec un tour pour faire passer les plats. En haut, quatre chambres à coucher, dont deux énormes et deux autres plus petites, plus une petite salle à manger pour les jours ordinaires et deux salons, l'un intime, l'autre officiel sans compter les cabinets de toilette et les recoins. Les lits sont excellents et si le mobilier n'est pas d'une grande fraîcheur, il est abondant et commode. Rien ne manque, ni pendules, ni flambeaux et il y a même dans la cuisine une superbe horloge à gaine. Nous avons trouvé au grenier un grand bassin de zinc pour le lavage et l'hydrothérapie. Si Toto veut avoir voiture, il ne tient qu'à lui: il y a au rez-de-chaussée, un peu en contrebas, écurie pour trois ou quatre chevaux et remise pour deux carrosses. Les caves logeraient toute une récolte. Dans cette cave se trouve le fourneau du calorifère qui ne sera pas superflu car l'air est ici très pur, mais très vif et l'hiver on gèlerait dans ces vastes chambres. Toto, en homme prudent, a commandé des doubles fenêtres pour les pièces où il doit se tenir, car une somme lui est allouée pour les réparations ou les arrangements intérieurs. Il est entré aujourd'hui même en fonction et a reçu en visite officielle une quarantaine de personnes qui relèvent plus ou moins de l'administration. Il est maintenant sorti et rend visite aux gros bonnets de l'endroit. Nous allons demain à un château où M^r Gimet le préfet de

Toto doit nous rejoindre, et de là nous filerons vers Paris où nous n'arriverons que samedi, car pour rejoindre la ligne du chemin de fer, il faut faire des trajets en carriole assez longs. Le prédécesseur de Toto avait une chienne qu'il a donnée à une personne de la ville, ne pouvant l'emmener, mais la pauvre bête revient toujours à la sous-préfecture, suit Toto dans tous les coins et le regarde d'un air inquiet et tendre. Je pense qu'elle sera bientôt adoptée. Nous demandons souvent à Paris où est le temps. Turgan disait qu'il était à Mantes. Je crois qu'il est dans le département du Puy-de-Dôme. Vous devez vous en apercevoir à la longueur des lettres que je vous écris. A bientôt, mais cette fois pour de bon. Je vous embrasse toutes de tout mon cœur et le sous-préfet en fait autant.

Votre père et frère

Théophile Gautier

P.S. J'oubliais un jardin de raisonnable grandeur, terminé par un quinconce de sapins.

PARTIE OFFICIELLE

Vu et approuvé

Le sous-préfet d'Ambert

Théophile Gautier

PARTIE NON OFFICIELLE

Je vous embrasse toutes les trois de bien bon cœur. J'ai en poche un commencement de lettre pour Estelle depuis trois jours. Je n'ai pas eu le temps de l'achever. Je la terminerai à Neuilly.

Toto

(Tome IX, p. 485-487)

Théophile Gautier avait passé les fêtes de fin d'année à la villa Grisi.

À Carlotta Grisi

11 (?) janvier 1868

Chère âme,

Me voilà revenu dans ma maison. Mon corps seul y est entré, mais mon âme est là-bas avec vous et vous suit fidèlement à travers votre vie dont elle connaît si bien l'arrangement. Elle se lève avec vous et après vous avoir accompagné toute la journée, elle s'arrête le soir sur le seuil de votre porte à l'instant des adieux. Ne sentez-vous pas alors sur votre col et sur votre joue comme un léger frémissement comme une tiédeur d'haleine? C'est moi qui vous embrasse et vous enveloppe d'une caresse lointaine. Pensez-vous à moi à ce moment et lorsque vous passez

devant ma chambre pour descendre au salon n'avez-vous pas quelquefois l'envie d'y entrer comme si j'y étais encore et de m'offrir sur vos douces lèvres cette goutte de nectar qui me fait vivre? Ce me serait une bien chère consolation de le croire. Je ne voudrais pas que mon absence vous fût pénible et cependant je serais désolé que vous ne la sentissiez pas. Etre un peu nécessaire à votre cœur c'est, vous le savez bien, ma seule ambition. Oh si quelquefois, la tête inclinée sur cette éternelle tapisserie qui semble vous absorber et laisse votre pensée libre, vous faisiez un court voyage imaginaire vers celui qui n'est plus là, comme je serais heureux! Mais je n'ose m'en flatter car s'il y a des jours où je crois que vous m'aimez beaucoup -- vous me l'avez dit en ces termes mêmes -- il y en a d'autres où il me semble que vous ne m'aimez pas du tout et cette idée me rend parfois bien triste. Vous êtes si réservée, si impénétrable, si recouverte de voiles pudiques qu'il est souvent difficile d'apercevoir votre vraie idée. Les occasions de vous parler à cœur ouvert sont si rares que plus qu'une fois je me suis en allé de St-Jean comme j'étais venu sans pouvoir vous dire la phrase qui m'avait fait faire cent lieues. Mais n'est-ce pas quoique je ne puisse pas vous exprimer mes sentiments vous sentez que je vous aime, que je n'ai pas d'autre pensée que la vôtre, que vous êtes ma vie, mon âme, mon éternel désir, mon adoration que rien ne lasse et ne rebute et que vous tenez entre vos mains mon malheur et mon bonheur. Vous en êtes bien convaincue.

O méchante, ô cruelle, ô injuste! Pourquoi me faire si longtemps attendre après m'avoir permis un espoir qui ne se réalise jamais! Que faut-il faire pour gagner tout à fait votre cœur. Quelle parole dire, quel philtre employer? Il y a si longtemps que je vous aime! N'attendez pas que je sois mort pour avoir pitié de moi. Comme je vais m'ennuyer loin de vous cet hiver! Comme tout me semblera vide, désert et disparu. Là où vous n'êtes pas il fait nuit pour moi, quand mille bougies étincelleraient aux lustres. Quelles journées charmantes, hélas! trop rapidement passées que ces fêtes de Noël et du Jour de l'An qui m'avaient fourni un prétexte pour vous aller voir. Bien courts ont été les instants où j'ai pu vous voir seule mais combien délicieux! Je parle pour moi du moins et peut-être vous-même les avez-vous trouvés agréables.

Puisque je suis privé pour deux ou trois mois du sourire de vos yeux et des trois minutes de paradis, que vous seriez bonne de m'écrire pour moi, moi seul, quelques lignes un peu moins vagues que les lettres officielles, où vous laisseriez transparaître un peu plus votre affection trop bien cachée. Vous rappelez-vous l'adresse au moins? Rue de Beaune n° 12. Il y a si longtemps qu'aucune petite lettre furtive n'est venue de Genève se ranger dans la petite boîte de malachite à côté des anciennes. Tâchez de trouver, à travers votre vie si occupée, quelques minutes pour me faire ce bonheur. Si mon amour pour vous pouvait augmenter, je vous en aimerais davantage.

Et maintenant pour terminer cette lettre, laissez-moi me figurer que je vous tiens entre mes bras contre mon cœur que j'aspire votre âme sur vos lèvres et que vous ne refusez pas la mienne.

A vous invinciblement, obstinément et passionnément.

Votre esclave

Théophile Gautier

(*Tome X, p. 20-21*)

Le *Figaro* du 8 avril annonçait que Théophile Gautier souffrait d'une pleurésie. En réalité, il s'agissait d'une forte grippe qui avait semblé un moment s'aggraver. À la suite de l'article, l'Empereur Napoléon III lui-même fit prendre des nouvelles de Gautier.

À Carlotta Grisi

Ce 8 avril 1868

Ma chère Carlotta,

Si vous voyez dans le *Figaro* ou d'autres journaux que je suis à toute extrémité ou même mort ne vous en inquiétez pas. Je vis et cette lettre vous le prouve. Il est vrai que j'ai eu une très forte indisposition dont j'ai triomphé en deux ou trois jours et qui ne m'a même pas empêché de faire mon feuilleton. La pensée que vous seriez alarmée en ne voyant pas mon article à son jour m'a soutenu et m'a fait surmonter ma fatigue car je pense que vous m'aimez toujours un peu et que vous ne m'avez pas oublié tout à fait quoique vous m'écriviez bien rarement. Cette nouvelle non pas entièrement fausse mais défavorablement exagérée s'est répandue dans tout Paris et l'on me croyait si bien in periculo mortis que l'Empereur, l'Impératrice, la Princesse Mathilde, le Surintendant ont envoyé prendre de mes nouvelles dès le matin et que toute la journée ça été à la maison une procession d'amis, de cartes, de lettres et de marques d'intérêt de toutes sortes. De manière que vivant et très vivant j'ai pu voir l'effet de ma mort et juger que je serais regretté de tout le monde. Excusez la brièveté de ma lettre elle n'a d'autre but que de vous rassurer sur mon compte et de vous dire que bien ou mal portant je suis toujours votre éternel et dévoué ami. Quelques jours passés à St Jean près de vous me remettront. Mille compliments à tout le monde, un bon baiser à vous et aux fillettes.

A bientôt

Théophile Gautier

(*Tome X, p. 103-104*)

Théophile Gautier venait de rentrer à Genève après avoir fait avec sa fille Estelle, Carlotta Grisi et la fille de celle-ci, un voyage au Mont Blanc. Le récit de ce périple paraîtra en feuilletons sous le titre « Tableaux de montagnes » dans le

Moniteur universel du 31 août au 23 septembre.

À Émilie et Zoé Gautier

13 (?) août 1868

Mes chères sœurs,

Je dois croire que vous n'avez pas reçu ma lettre de lundi dernier ou que vous l'avez lue trop distraitement car je n'ai pas de réponse de Neuilly et je vous demandais de m'envoyer une somme d'argent dont j'avais besoin et que je vous aurais remplacée plus tard ne voulant pas écrire à Dalloz sans lui avoir envoyé de copie. J'avais peint sous des couleurs lamentables le délabrement de ma chaussure, mais cela ne vous a pas attendries. Si vous ne pouviez m'envoyer les deux cents francs il fallait au moins me le dire, je me serais retourné d'une autre manière; quelque occupées que vous soyez, trouver un moment pour m'écrire cela n'est pas impossible, puisque moi, qui ai fait un voyage de sept jours, je vous ai écrit quatre fois, sans compter les trois feuilletons qui partent pour Paris. Etes-vous malades, claquées, en villégiature à Montrouge ou assises en rond sur votre terrain de Nogent, à savourer les douceurs de la propriété? Répondez, sacré nom de Dieu, tonnerre et tripe, cornes du diable, nombril du pape, cautère et notaire, tinette et dépotoirs! Si vous ne pouvez m'envoyer deux cents fr, envoyez-moi cent fr. Mais remuez-vous et grouillez. Le cordonnier vient de m'apporter une note de quarante quatre fr pour des bottines à moi et à Estelle. Ce n'est pas cher, mais encore faut-il deux louis et quatre pièces de vingt sous pour les payer. Vrai, je ne suis pas content du tout de ma puinée ni de mon culot. Si vous continuez, je vous enverrai chercher pour deux sols de fromage d'Italie, à vos frais.

Malgré tout votre frère

Théophile Gautier

Cherchez les notes sur Adrien Guignet, un papier jaune.

(*Tome X, p. 181*)

Théophile Gautier entretenait avec la Princesse Mathilde (1820-1904), fille de Jérôme Bonaparte et cousine de Napoléon III, des rapports très amicaux, et brillait dans le milieu d'artistes et d'écrivains dont elle s'entourait. L'année précédente, il avait été nommé bibliothécaire de la Princesse.

À la Princesse Mathilde

1869

Princesse,

Je suis très touché de l'intérêt que vous daignez prendre à ma santé. Si je n'ai pas répondu plutôt, c'est que j'espérais vous porter moi-même de mes nouvelles. J'ai une petite douleur au pied qui m'empêche de me chausser, ce qui cédera à deux ou trois jours de chambre et de pantoufles. J'ai beau me faire des raisonnements ingénieux pour me prouver que ce n'est pas la goutte, ça en a bien l'air. Chacun a ses petites misères et tout le monde n'est pas taillé en plein marbre de Carrare ou de Paros comme votre Altesse impériale. Si les déesses ne sont jamais malades, les pauvres mortels, leurs adorateurs, ne jouissent pas de cette sereine inaltérabilité. En tous cas, guéri ou non guéri, j'irai à Saint-Gratien mercredi, même avec une babouche et un brodequin. « Qui regarde vos pieds? » avez-vous dit dans une circonstance pareille, car, comme le paon, je me préoccupe beaucoup de mes pattes, mais je ferai la roue et votre auguste bonté ne regardera que mes plumes.

De votre Altesse impériale, Madame, j'ai l'honneur d'être le très humble et très dévoué sonnettiste.

Théophile Gautier

(*Tome X*, p. 454)

Invité aux fêtes d'inauguration du Canal de Suez, Théophile Gautier était en route pour l'Égypte lorsqu'il eut cet accident.

Au Gaulois

11 (?) octobre 1869

Le début de mon voyage en Egypte n'a pas été heureux: j'ai fait, samedi, une chute dans l'entrepont du « Moeris » et je me suis démis l'épaule et écorné l'humérus, à ce qu'il paraît. Heureusement se trouvait là l'excellent docteur Broca, qui a remis les choses en place; mais il faudra, pendant six semaines au moins, avoir le bras attaché au corps, ce qui n'est pas drôle.

Je mange, je bois, je fume, je dors, et je puis encore écrire passablement, quoique je sois sur un paquebot en marche. Les médecins disent que je puis continuer le voyage, et, comme ils le font avec moi, je trouve cela plus sûr que de m'en retourner tout seul à Paris, de Messine où nous allons *aborder*, toucher dans quelques heures.

Je suis soigné et surveillé avec une touchante sollicitude par L. de Lacroix, Florian Pharaon et Auguste Marc.

Théophile Gautier

(*Tome X*, p. 401)

Jules de Goncourt, ami de Gautier, familier de sa maison de Neuilly, était mort deux jours plus tôt. Théophile Gautier avait écourté son séjour à Genève afin de rentrer à Paris à temps pour les obsèques.

À Carlotta Grisi

22 juin 1870

Ma chère Carlotta,

Hier a certes été une des journées les plus pénibles de ma vie. Aussitôt arrivé, après avoir mangé un morceau, j'ai endossé l'habit noir et je me suis rendu à Auteuil à la maison mortuaire. Il faisait un temps superbe qui semblait une ironie pour ce deuil. Edmond en m'apercevant s'est jeté dans mes bras en versant un torrent de larmes auxquelles les miennes se sont bientôt mêlées. C'était navrant. Ce pauvre garçon complètement décomposé avait l'air d'un spectre. Il était devenu tout gris lui qui avait les cheveux noirs la dernière fois que que nous nous sommes rencontrés. Chose horrible! Ces cheveux gris blanchissaient visiblement à mesure que les cérémonies funèbres s'avançaient et quand nous sommes sortis du cimetière ils étaient tout blancs! Sa figure s'était défaite, son cou maigri subitement présentait des cordes et des fanons comme celui d'un septuagénaire. Ce spectacle agissait si nerveusement sur moi que je fondais en eau comme Ernestine et qu'il me prenait des sanglots convulsifs qu'il m'était impossible de maîtriser. La messe a été dite dans cette petite église d'Auteuil où la femme de Toto ne voulait absolument pas se marier. J'étais près du catafalque où sur du velours noir d'un écusson brillait un G d'argent -- la lettre qui commence mon nom -- de sorte que j'ai eu la vision de mon propre enterrement. Les amis qui étaient là pour Goncourt devant venir à mon convoi, s'il en reste encore quand ce sera mon tour de claquer. -- Au sortir de l'église, il fallait mettre avec les mains les pieds d'Edmond l'un devant l'autre car il serait tombé. On est parti de là pour aller à Montmartre où l'on a mis dans un caveau de famille à trois places le pauvre Jules près de sa mère. La troisième case n'attendra pas longtemps -- Je regarde Edmond comme un homme mort. Il a reçu comme on dit le coup du lapin derrière les oreilles. Jamais la vie ne reviendra dans ce cœur brisé. Un parent éloigné a emmené Edmond je ne sais où et l'on s'est dispersé. Je suis allé du cimetière au *Journal Officiel* et de là à St-gratien car j'avais trouvé à la maison un billet de la Princesse me priant d'aller dîner avec elle si j'étais revenu. On a parlé toute la soirée des Goncourt et je suis rentré à une heure du matin. Voilà ma journée d'hier que ne l'ai je passée à St-Jean près de vous!

Dans le wagon j'ai fait le sonnet d'Ernestine mais j'ai peur qu'il ne soit pas bien bon car j'avais la cervelle troublée par la mort de mon ami et le chagrin de vous quitter si brusquement. En tous cas si l'on n'est pas content j'en ferai un autre à tête reposée. Je vous embrasse tendrement ainsi qu'Ernestine. Mille choses à

Auguste. Tout le monde va bien à Neuilly malgré la chaleur affreuse. Ecrivez-moi un mot avant votre départ pour la montagne.

Vostrissimo

Théophile Gautier

(*Tome XI, p. 96-98*)

La France avait déclaré la guerre à la Prusse le 19 juillet 1870.

À Carlotta Grisi

Ce mercredi 27 juillet 1870

Ma chère Carlotta,

Vous ne vous amusez pas beaucoup à Morgins et cela ne vous consolera pas d'apprendre que je m'ennuie extrêmement à Paris. Mais c'est la vérité. Cette déclaration de guerre semble avoir rendu tout le monde fou. C'est un enthousiasme délirant, une joie universelle. Si l'on voulait tout le monde partirait même les femmes. Des bandes se promènent braillant la Marseillaise; on la chante à l'Opéra et la salle tout entière se tient debout et répète le refrain avec les choristes. Les troupes à leur départ ont été conduites aux gares de chemin de fer par toute la population portant leurs sacs, leurs fusils, leur fournilment: on leur donne de l'argent, du vin, des cigarres, de l'eau de vie et à chaque station, de Paris à la frontière, les soldats trouvent des barriques de vin et de bière à leur disposition -- gratis bien entendu -- offertes par les villes où ils passent. Les femmes, les jeunes filles les embrassent, leur jettent des fleurs, les mères elles-mêmes, ce qui est plus fort, disent à leurs enfants de partir et leur mettent le fusil au poing. Les souscriptions pour les blessés et pour la guerre se couvrent de sommes énormes. Cela va par cent-mille, vingt mille, dix mille, mille francs. Cent fr. est un don très ordinaire. Le Crédit Foncier a proposé cinq cent millions et je ne sais quel autre établissement de finance la même somme. On envoie des pièces de vin, d'eau de vie, des cigarres, des matelas, des couvertures, des médicaments. Des chevaux, des yachts de plaisance pour recueillir les blessés de la flotte, tout ce qu'il est possible d'imaginer. -- On a brisé l'autre jour les grilles de la cour où se faisaient les engagements volontaires tant l'affluence était grande. Les gardes mobiles demandent à être dans l'armée active. Tout le monde veut manger du Prussien. La vieille rancune de 1814 n'est pas éteinte. Ainsi, chère Carlotta, ne croyez pas qu'on soit ici affligé de ce déplorable conflit. On est au contraire enchanté et je n'ai jamais vu une telle effervescence de bonheur. Tous les étudiants en médecine s'engagent comme infirmiers et il ne restera bientôt plus personne à la maison que les malades et les estropiés et encore prétendent-ils au conseil de révision qu'ils se portent bien et peuvent faire campagne. Quelqu'un qui parlerait de paix serait assommé sans rémission. --

Une légion de cinq cents Hanovriens s'est promenée dans Paris drapeau en tête demandant à marcher avec nous contre le roi de Prusse et Bismarck. Je vous écris cela, mon cher ange, parce que vous ne devez pas recevoir beaucoup de journaux à Morgins et que c'est l'exacte vérité. Comme vous j'ai horreur de la guerre mais il faut penser que celle-ci était bien indispensable à voir la rage de bataille qu'elle excite chez les plus doux. L'Empereur voudrait faire la paix qu'il ne pourrait plus aujourd'hui museler ces colères déchaînées. Malgré tous les beaux discours faits sur la fraternité par les sages et les philosophes, il faut croire à l'antipathie des races. Je suis de votre avis puisqu'il faut absolument qu'on se massacre, qu'on se dépêche et qu'on puisse rentrer le plutôt possible dans la vie raisonnable. Comme français, je désire la victoire mais je me serais bien passé de la guerre. Enfin on doit subir ce qu'on ne peut empêcher. Qui sait à quelle immense conflagration l'Europe va être livrée? Cela se bornera-t-il à un duel entre la France et la Prusse? J'ai bien peur qu'on finisse par un écharpement général. Ma situation n'est en rien altérée par cet état de choses -- jusqu'à présent du moins --. Je vous le dis parce que je sais que ce qui me touche vous intéresse. Soyez tranquille de ce côté là. Vous devriez bien m'envoyer un peu de votre calme de Morgins où je comptais vous aller rejoindre si la guerre n'avait pas été déclarée. Quitter Paris dans ce moment de trouble, d'incertitude et d'effervescence où le sort de la nation se joue sur un coup de dé est impossible. Nous voulons aller à Berlin, les Prussiens veulent venir à Paris -- ils n'y viendront pas je l'espère et je ne serai pas forcé de défendre moi-même le pont de Neuilly. Mais quelle tristesse de retarder toujours l'instant si impatiemment attendu de vous voir, de vivre un peu auprès de vous! Vous savez combien votre absence pèse à mon cur qui va bientôt s'arrêter et ne bat plus que pour vous, chère Carlotta; mais vraiment cette année-ci est une mauvaise année. Votre lettre m'a fait un bien vif plaisir et puisque cela vous plaît de recevoir de mes nouvelles, je vous écrirai encore plus souvent. Ne sortez pas de Suisse dans vos excursions. Vous pourriez vous trouver enveloppée par quelque mouvement de troupes en allant en Italie. On vous compose un petit ballot de livres amusants pour vous distraire de vos sapins. Vous les recevrez incessamment. Adieu, sweet Carlotta, je vous embrasse du plus tendre et du plus profond de mon âme, avec toute la nostalgie que peut causer votre absence. Un bon baiser pour Ernestine que je félicite sur son embonpoint et sa bonne santé. Si les sapins sont ennuyeux au moins ils sont salubres, et je regrette de ne pas respirer leur suave arôme très mal remplacé par l'eau de goudron que je bois. Tout le monde vous embrasse et vous serre la main.

Vostrissimo

Théophile Gautier

(*Tome XI, p. 110-113*)

Estelle Gautier resta chez sa tante Carlotta jusqu'en juillet 1871. Son père revint à Paris le 8 septembre. Le siège commença quelques jours plus tard; Théophile Gautier n'avait eu que le temps de quitter Neuilly pour se réfugier avec ses sœurs et ses chats dans son petit pied-à-terre de la rue de Beaune.

À Théophile Gautier fils

30 août (1870), la veille du jour
de ma naissance, joli anniversaire

Mon cher Toto,

J'emmène Estelle en Suisse. Les sœurs qui devaient partir, restent. Elles sont trop énervées et trop malades pour être transportées en ce moment. Depuis trois ou quatre jours que ce départ est résolu, je mène une vie impossible. A travers tout cela, j'ai fait deux feuilletons car il faut des sols pour s'en aller. Je regrette bien amèrement de n'avoir pu faire le voyage de Pontoise pour t'embrasser, toi et ma belle-fille. Mais Eugénie vous transmettra mes adieux bien tendres et bien affligés. Je suis bien inquiet de te laisser au milieu de ce boulevart. A bientôt, cher. Garde ta maman avec toi, c'est le plus sûr. A bientôt.

Ton père

Théophile Gautier
(*Tome XI, p. 119*)

Le siège de Paris par les Prussiens était sur le point de commencer.

À Carlotta Grisi

Ce 17 septembre 1870

Chère Carlotta,

Je n'ai reçu de vous aucune réponse. Je vous ai écrit deux fois, une de Genève, une de Paris et un mot de vous dans la triste situation où je me trouve m'eût fait un bien vif plaisir. Une lettre de vous c'est un jour de bonheur et pour moi ils sont rares dans les temps où nous vivons. Hâtez-vous. Nous allons être enfermés dans un cercle de fer et de feu et rien ne nous parviendra. Peut-être est-il déjà trop tard. Ce témoignage de votre affection me serait bien précieux. Pensez quelquefois à moi qui pense toujours à vous. Je vous embrasse de tout mon cœur avec un chagrin profond mais avec la même tendresse. Mille cordialités à Auguste et aux amis.

Vostrissimo

Théophile Gautier

Rue de Beaune n° 12 Paris

(*Tome XI, p. 126*)

Pendant la guerre et la Commune, Théophile fils, ayant perdu sa situation, s'était réfugié avec sa femme Élise et son fils à Londres d'abord, puis à Bruxelles.

Théophile père travaillait au *Journal Officiel*. Pendant un certain temps, il resta possible de faire sortir le courrier en ballon de Paris assiégé.

À Estelle Gautier

Paris 29 septembre 1870

1^e lettre

Ma chère Estelle,

Comme les voies terrestres sont coupées, il faut bien avoir recours aux voies aériennes et je confie ma lettre au premier ballon qui part. Nous sommes enfermés, séparés du reste du monde et cela est bien cruel de n'avoir aucune nouvelle de ceux qu'on aime.

Je me porte bien. Lili et Zoé s'habituent à la situation et ne vont pas trop mal. Rien de grave encore n'est arrivé et l'on est dans une attente perpétuelle et fiévreuse. Silence parfait de Toto, ou du moins son écriture a été interceptée. Eugénie est à Versailles.

Je passe la plus grande partie de mon temps à l'*Officiel* à lire les journaux qui paraissent la plupart sur des demi-feuilles, faute de papier ou de copie.

Cela m'ennuie bien de ne pas te voir, chère enfant, sans te souhaiter pourtant auprès de moi; cette vie manque absolument de gaieté. Quel dommage d'être ainsi prisonnier pendant qu'il fait un temps si admirable! Le ciel, pour nous narguer, semble s'être tendu de son velours bleu le plus ironiquement brillant. Que le lac doit être beau! Profite de ton loisir pour faire une grande aquarelle bien soignée.

J'aimerais bien aller souhaiter la Saint-Charles à Carlotta comme à mon habitude et te ramener à Paris après un petit séjour; mais, vraiment je n'ose guère l'espérer. L'avenir est absolument indéchiffrable. En attendant embrasse bien tendrement pour moi la chère tante et ta gentille cousine et reçois pour ta part, deux bons baisers paternels à la vieille mode.

L'auteur de tes jours

Théophile Gautier

P.S. J'ai mis un numéro à ma lettre. Si tu la reçois, prends-en note; je chiffrerai les autres lettres que je t'écirai et de cette façon tu verras s'il y en a de perdues. Fais bien mes amitiés à Auguste et aux amis de Genève quand ils viennent à Bonport. Présente mes hommages à mademoiselle Blanche et dis à Carlotta que je lui écrirai par le prochain ballon.

(Tome XI, p. 128-129)

Théophile Gautier allait rester cinq mois sans nouvelles de sa famille.

À Estelle Gautier et Carlotta Grisi

6^e lettre par ballon poste 14 novembre 1870, 59^e jour du siège

Ma chère petite Estelle,

J'ai bien peur que ma dernière lettre ne te soit pas parvenue. Le ballon *le Galilée* est tombé entre les mains des Prussiens et je crains que l'épître que je t'envoyais et celle adressée à Carlotta où je lui souhaitais sa fête ne soient restées au fond de la nacelle. Je recommence sur de nouveaux frais.

Comme il y a longtemps que je ne t'ai vue, chère enfant. Les journées de siège sont plus longues que les autres et peuvent compter pour des mois. On ne saurait imaginer une existence plus morne et plus triste. -- De danger, il n'y en a pas dans le vrai sens du mot. La ville n'est pas attaquée sérieusement, mais investie, de façon à nous faire mourir de faim dans un temps donné. Dans ce cachot de plusieurs lieues de tour, je n'ai pas, comme Ugolin, la ressource de manger mes enfants puisqu'ils sont en Suisse ou en Angleterre. Il n'y a plus de beurre depuis longtemps; l'huile commence à manquer, le fromage est un mythe et je t'avoue que le macaroni à l'eau et au sel est un mince régal. La ration de viande est descendue à quarante grammes par jour pour chaque personne et l'on n'obtient sa portion qu'après des queues de trois heures. J'ai mangé du cheval, de l'âne, du mulet, mais il n'y en aura bientôt plus. Il se forme des boucheries où l'on vend du chien, du chat, et même des rats et des pierrots; un chien un peu fort vaut 20 francs; une moitié de chat 6 francs; les rats et les pierrots 50 centimes. Pardonne tous ces détails, mais la grande affaire est de se nourrir. Quand on se rencontre, la première question que l'on s'adresse, c'est: « Avez-vous de la viande? » cela a remplacé le banal: « Comment vous portez-vous? »

Mais tout cela n'est rien; ce qui est navrant, c'est d'être muré dans un tombeau, séparé de la France et du monde, ne sachant rien de ce qui se passe au-delà de Châtillon ou de Saint-Denis, de ne jamais recevoir de réponse aux lettres que l'on écrit, d'ignorer même si elles arrivent, de ne pouvoir, même au péril de la vie, retrouver ceux qu'on aime, de se sentir abandonné de tout l'univers, de ne pouvoir envoyer d'argent à ceux qui peut-être en manquent, de les rêver malades ou morts. Il n'y a pas de plus dure épreuve, de plus profond ennui.

Pense un peu à nous qui t'aimons bien et embrasse bien tendrement pour moi Carlotta, Ernestine et Auguste. Dis aussi bien des choses à nos amis de Genève avec qui il me serait bien doux de fumer un cigare en kilométrant sur l'avenue de Saint-Jean.

Deux bons baisers de ton père assiégé.

Théophile Gautier

Chère Carlotta,

Je vous mets ce mot en marge de la lettre d'Estelle. Je vous écrirai un autre jour pour que la lettre parte par un autre ballon. Je vous aime toujours, je pense à vous toujours et suis toujours

Vostrissimo

Théophile Gautier

(*Tome XI, p. 134-135*)

Dans *Choses vues*, Victor Hugo nota que le cheval fut sauvé.

À Victor Hugo

29 décembre 1870 (?)

Cher et vénéré maître,

Celui qui n'a aimé et adoré que vous dans toute sa vie, vient, les larmes aux yeux, vous prier de sauver par une de vos paroles toutes puissantes une pauvre et charmante bête qu'on veut mener à l'abattoir. Votre bonté universelle comme la bonté divine a pitié de la bête comme de l'homme. Il s'agit de mon cheval que j'ai préservé jusqu'à présent. Dites un mot pour lui à M^r Magnin ou au général Le Flô et vous obtiendrez sa grâce. Si je ne vais pas vous supplier moi-même c'est que je suis retenu dans ma chambre par un rhume qui frise la fluxion de poitrine. -- Vous qui avez l'âme aussi tendre que grande et qui, terrible comme Jupiter foudroyant, avez sur la vie les scrupules d'un brahme, faites qu'on épargne ce pauvre être innocent. -- Je suis sûr du moins que vous ne rirez pas de ma douleur. Il faut agir promptement je n'ai qu'un répit de vingt-quatre heures.

La bête est chez M^r Deligne avenue Malakoff n° 16 -- inscrite sous mon nom. Je suis honteux de déranger Olympio pour si peu de choses; mais il pardonnera cette hardiesse à son ancien Albertus, à son page romantique des jours d'Hernani

Beso a v^d las manos

Théophile Gautier

(*Tome XI, p. 141*)

Théophile Gautier venait de se réinstaller dans sa maison de Neuilly.

À Théophile Gautier fils

Ce 9 mars 1871

Mon cher Toto,

Ton ami Anglo-Belge m'a remis très fidèlement ta missive à laquelle je me hâte de répondre ce mot. J'irai à Bruxelles et de là à Genève, comme tu me le conseilles. C'était d'ailleurs mon intention. J'ai la plus grande envie de vous embrasser tous, fils, belle-fille, petit-fils et grand-mère. Il y a si longtemps que je ne vous ai vus et j'ai mené, depuis notre dispersion une si affreuse et si pénible vie. Je n'ai pas voulu vous faire apparaître mon spectre et j'ai retardé de quelques jours pour me présenter sous un aspect suffisamment ravitaillé. Mais je partirai mardi ou mercredi de la semaine prochaine et nous pourrons parler *réellement* de nos petites affaires. Je ne crois pas assez au secret des lettres pour t'écrire des choses vraies. Nous aurons une longue conversation sur bien des sujets. Notre ancienne existence est détruite, il faut aviser à s'en créer une autre. Les tantes me prient de vous transmettre leurs cordialités les plus affectueuses.

Une bonne poignée de main et à bientôt

Ton père

Théophile Gautier

(*Tome XI, p. 161*)

Théophile Gautier avait projeté de passer voir son fils, sa belle-fille, son petit-fils et Eugénie Fort à Bruxelles, puis d'aller séjourner à Genève chez Carlotta Grisi avant de ramener Estelle à Paris, mais l'insurrection de la Commune l'en empêcha.

À Estelle Gautier

Versailles, 26 mars 1871

Chère Mignonne,

L'homme propose et l'émeute dispose, et voilà comment la malle faite pour Genève a pris le chemin de Versailles où se fait maintenant le véritable *Officiel*, car il s'en fabrique un autre à Paris où messieurs les assassins règnent sans opposition. Tu as su par les journaux les détails de cette insurrection inexplicable qu'il était si facile d'arrêter dès le début et à laquelle on a laissé le temps de se développer, de s'organiser et de s'emparer de la ville sans coup férir. L'Assemblée nationale perd son temps en discussions vagues au lieu de prendre des résolutions énergiques et ne donne aucun appui à la portion saine de Paris

terrorisé par quelques forçats en rupture de ban. Ce que nous deviendrons nul ne peut le savoir. En tous cas il faut que cela finisse bien vite d'une manière ou d'une autre. La vie de la France est suspendue et toute la circulation de ce grand corps est arrêtée. Si cela continue un mois nous mourrons tous de faim: l'argent se cache; les vivres renchérissent. Chacun s'accroupit sur son petit tas de provisions et attend que l'on assomme, avec une indolence stupide. Enfin cela ne peut pas aller plus mal et le moyen de salut va peut-être se manifester. Pour que, chère fillette, je te parle politique, il faut que la situation soit bien grave car ce n'est pas mon habitude. Je te parle ainsi pour te faire comprendre comment et pourquoi je ne suis pas encore allé te rejoindre à Genève et te ramener, après avoir passé quelque temps près de la bonne Carlotta, dans ta petite maison de Neuilly que je n'ai habitée qu'un jour car le lendemain de mon installation il m'a fallu partir. Cinq mois de siège, de misère, de famine et de maladie c'est pourtant bien assez. Chose bizarre, je vais mieux à travers toutes ces catastrophes, je rentre peu à peu dans ma peau d'où j'ai bien manqué de sortir d'une façon définitive. Si je ne t'ai pas envoyé d'argent ce n'est pas négligence, tu le sais bien, et tu en devineras aisément le motif. Je gardais pour ce voyage tout ce que je pouvais épargner et je n'attendais que la levée du siège pour courir t'embrasser, mais ma santé était encore si mauvaise que j'aurais au dire du médecin risqué une troisième et fatale rechute. Je t'embrasse de toute mon âme et désirerais bien ardemment être près de toi, loin de toutes ces horreurs. Embrasse bien tendrement Ernestine et Carlotta pour moi.

Ton père

Théophile Gautier
(*Tome XI, p. 168-169*)

Pendant la Commune, le *Journal Officiel* se replia sur Versailles, et Théophile Gautier se réfugia avec sa sœur Zoé dans l'appartement d'Eugénie Fort, 3, avenue de Saint-Cloud.

À Régina Lhomme

mars 1871

Chère Régina,

Je vous avais promis de vous écrire de Bruxelles et c'est de Versailles -- nouvelle capitale de la France que cette lettre vous parviendra. Le sac de voyage préparé pour la Belgique a servi pour le département de Seine et Oise. Le *Journal Officiel* investi dimanche de l'autre semaine s'est «replié en bon ordre» et se fait dans le palais du grand Roi dont l'ombre doit être bien étonnée. Je n'ai pas besoin de vous dire les raisons qui m'ont fait suivre ma marmite avec une fidélité à toute épreuve. Je suis donc installé avenue de S^t Cloud n° 3 avec Zoé. Lili est restée à

Neuilly si vous vous trouvez trop près du mont Aventin, vous avez un asile rue de Longchamps. Mais espérons que Paris va bientôt s'ennuyer de ses folies et rentrer dans l'ordre. Je pense bien souvent à vous et je me dis dans mes lentes promenades au parc qu'il serait bien agréable de vous avoir à mon bras. Mais il est dit qu'on ne peut jamais être avec ceux qu'on aime. Je vous embrasse de tout mon cœur, embrassez pour moi vos charmantes fillettes

Théophile Gautier

(*Tome XI, p. 170-171*)

Théophile Gautier resta à Versailles jusqu'à la fin de l'insurrection. Émilie Gautier survécut indemne, mais la maison de Neuilly, qui n'avait pas été endommagée pendant la guerre, le fut pendant la répression de la Commune. Rodolfo était le surnom du voisin et secrétaire de Théophile Gautier, Adolphe Bazin.

À Estelle Gautier

Ce 19 avril 1871, Versailles
avenue de Saint-Cloud, n° 3

Chère mignonne,

Il s'est passé des choses bien terribles depuis ma dernière lettre. Courbevoie et le pont de Neuilly sont devenues le théâtre de luttes acharnées. L'avenue est balayée perpétuellement par les canons, les obusiers et les mitrailleuses des combattants. Lili, voyant après quelques jours le calme revenu, a eu l'idée malheureuse de retourner à la maison où elle s'est trouvée bloquée et elle vit à la cave comme toute la population de Neuilly. Nous avons été comme tu le penses dans une inquiétude affreuse. Impossible d'aller la rejoindre ou de la faire replier sur Versailles. Toutes les lignes sont coupées, et qui essaierait de les franchir serait exposé aux feux des assiégés et des assiégeants. Pendant toute une semaine nous avons ignoré si elle était vivante ou morte ensevelie sous les débris de la maison. Elle a enfin trouvé moyen, sans doute par des soldats revenant à Versailles, de nous faire passer quelques lettres qui nous ont rassuré sur son compte. La dernière est arrivée hier 18 avril. Lili va très bien. La maison n'a pas été atteinte, sérieusement du moins, car pour quelques balles perdues dans les murs, je n'en répondrais pas. Cette vie d'anxiété et de dispersion est insupportable. On s'ennuie mortellement à Versailles. La copie ne passe pas à cause des Chambres qui remplissent tout le papier. L'argent baisse et l'on ne sait comment le remplacer; c'est fort triste. Les *Communeux* ne sont pas si gentils que vous imaginez en Suisse. La République est sans doute une très belle chose tant qu'elle reste à l'état de théorie, mais chez nous quand on veut la mettre en pratique, elle tourne tout de suite en guerre civile. Le rôle du prophète de

malheur ne me séduit pas, mais tu dois te rappeler que, dans mes lettres, depuis plus de deux mois je prédisais des journées pires que les journées de juin après la révolution de février 1848. Il règne à Paris une véritable terreur comme en 1793. On a brûlé la guillotine, c'est vrai; mais le chassepot la remplace avec avantage. Six cent mille personnes ont quitté Paris, les rues sont désertes, les boutiques fermées ou seulement entr'ouvertes. On se sauve en se laissant glisser du haut des remparts le long d'une corde à nuds. Mais tu dois voir tout cela dans les journaux. Tu me demandes ce que devient Rodolfo; il est resté avec nous jusqu'au 18 mars, jour de notre réinstallation à Neuilly. Je n'ai pas eu de ses nouvelles depuis. Les lettres de Paris à Versailles ne passent pas et Rodolfo se trouve, ayant trente-huit ou trente-neuf ans, dans la catégorie de la levée en masse, de dix-neuf à quarante ans. J'ai laissé à sa disposition le petit logement de la rue de Beaune: peut-être s'y cache-t-il ou est-il avec son ami Yon; celui qu'il appelait le ballonneur. A-t-il eu l'esprit de s'échapper à temps, je l'ignore.

Du reste on ne sait rien sur quoi que ce soit; c'est comme pendant le siège.

Ta lettre a mis trois jours à me parvenir en prenant le chemin bizarre du Mont-Cenis et de Marseille dont elle porte les timbres. Elle a passé au Mont-Cenis le 11 avril et à Marseille le 12, et est arrivée à Versailles le 13. Singulier itinéraire que je ne m'explique pas. Ta lettre était charmante et je t'en fais compliments. Rien ne serait plus raisonnable que ta petite politique, si malheureusement les hommes n'étaient des idiots, des fous, des scélérats et surtout des lâches.

Tu m'annonces une lettre de cette bonne et paresseuse Carlotta, qui n'a pas paru encore à l'horizon. Je n'y mettrai pas d'amour propre et je lui répondrai de toute mon âme et sois sûre que dès que je pourrai m'échapper, j'irai vous embrasser toutes sur place.

Ton père

Théophile Gautier

P.S. As-tu des nouvelles de Toto? J'en ai d'indirectes, mais pas un mot de lui.

(Tome XI, p. 178-180)

« Le Dragon impérial » est un roman de Judith Gautier paru en 1869.

À Judith Gautier

Versailles, avenue de Saint-Cloud 3 mai 1871

Chère enfant,

J'ai été bien touché de ta lettre. Eh! quoi, tu penses au vieux Sachem abandonné et tu as assez d'âme pour imaginer que le père pourrait bien manquer d'argent et

crever un peu de faim dans ses exodes. Cette idée, toi seule l'as eue et je t'en remercie; tout le monde, c'est plus commode, fait semblant de croire que je regorge d'or et que je me porte comme le Pont-Neuf. Toi, créature originale et bizarre, tu t'inquiètes de mon sort. Il est vrai, tu t'en souviens, que dans mes ennuis, je t'ai longtemps appelée mon dernier espoir. Garde ton argent, cher cœur, garde-le pour toi, j'ai trouvé une veine de copie qui convient à la situation -- des articles sur le Versailles de Louis XIV -- restituant l'ancien état du palais, et dans quelques temps je serai remis à flot; seulement, donne la pâtée à la maman pour quelques jours, jusqu'à ce que je puisse lui refaire sa pension, cela ne tardera pas. Paris va bientôt, il faut l'espérer, rentrer dans l'ordre, et nous pourrons reprendre la vie humaine, car nous menons une existence de sauvages. N'essayez aucune sortie, le mieux est de se tenir coi encore quelques temps, ce ne sera pas long. Remercie Ernesta des chaussettes, qui me sont parfaitement arrivées et qui vont comme des gants. L'héroïque Lili est toujours en cave; elle n'a pas voulu quitter la maison qui, déserte, serait impartialement pillée par les ennemis ou les amis imbus des mêmes doctrines en fait de butin. Dans quelques jours nous irons la délivrer. Nous recevons des nouvelles de Neuilly de temps en temps, et Zoé, accompagnée d'un sergent de ville, y a fait une visite des plus périlleuses avec une bravoure que n'auraient pas eue bien des hommes: voilà Zoé transformée en Bradamante et en Marphise avec l'armure de moins et les en plus. Qui l'eût dit! rien de tout cela n'a l'air vraisemblable et le siège de Paris par les Français a l'air aussi chimérique que le siège de Pékin par les Chinois du Dragon Impérial. A propos du Dragon Impérial, il y a ici une petite société de mandarins et de raffinés qui voudraient bien le lire, rassasiés qu'ils sont des bulletins de guerre du *Gaulois*. Si tu pouvais m'envoyer ce bouquin, tu me et leur ferais plaisir. Où des chaussettes passent, passera bien ce livre.

Je t'embrasse de tout cœur, ton père

Théophile Gautier

Zoé t'embrasse même; les chats et les chiens vont bien. Zizi est à Versailles, où il fait l'admiration des douairières.

(*Tome XI, p. 183-184*)

Albert Kaempfen (1826-1907) était le rédacteur en chef du *Journal officiel*.

À Albert Kaempfen

Ce vendredi 16 juin 1871

Mon cher Kaempfen,

Excusez-moi de ne pas vous avoir envoyé d'article sur les mines de Paris. Je me suis tant fatigué à les visiter pédestrement, car les philistins avaient accaparé les

quatre fiacres qui ont survécu au siège, que je n'ai pas eu la force d'écrire et que je suis resté deux jours assis sur mes décombres de Neuilly pour me reposer. Tout en visitant les maisons brûlées, j'ai ramassé quelques vieux sous oubliés dans les tiroirs des éditeurs de mes bouquins et je pars demain pour Bruxelles pour assister au baptême de mon petit-fils dont on ne pourra pas dire: « Si jeune et déjà fils de monsieur le sous-préfet », puisque son père est dégommé et de là j'irai à Genève chercher ma fille que je n'ai pas vue depuis onze mois. Je vous enverrai de Genève un morceau philosophique et sérieux sur les ruines de Paris, qui vous fera plaisir, je l'espère, car à *l'Officiel* cela ne doit pas être pris en *racontar*.

Si vous avez quelque chose à me dire, écrivez-moi à Genève, quai du Mont Blanc, numéro 3. Je ne reste que cinq ou six jours à Bruxelles et mon quartier d'été sera près du lac. J'attendrai là qu'on ait rebouché ma maison criblée comme une passoire, relevé les cloisons intérieures effondrées et remis de niveau le plancher de ma chambre qui ondule comme le pavé de Saint Marc à Venise. Je compte vous trouver réinstallé dans votre joli cabinet du quai Voltaire; en attendant, croyez à ma vive et sincère amitié. Présentez mes compliments affectueux à Herbette et aux amis de la rédaction.

Bien à vous

Théophile Gautier
(*Tome XI, p. 200-201*)

Cette fois, Théophile Gautier parvint bel et bien à se mettre en route.

À Théophile Gautier fils

16 juin 1871

Mon cher Toto,

Je ne t'écris qu'une phrase, mais elle est bonne: je dînerai demain avec toi rue du Trône 137, à Bruxelles. Demain c'est samedi 17 car je t'écris aujourd'hui 16. Je ne l'ai fait qu'au dernier moment, de peur de quelque anicroche imprévue. Je pars par le train de 7 heures 45 minutes le matin; viens me chercher à la gare. Cette fois, c'est pour de bon s'il plaît à Dieu, comme disaient les chrétiens autrefois et Mack'Allah, comme disent encore les Musulmans.

Ton père

Théophile Gautier

Je ne te charge pas d'embrasser Elise et Paul pour moi, je ferai cela demain moi-même. Les tantes embrassent et complimentent toute la nichée.

Ce séjour chez Carlotta Grisi fut le dernier qu'y fit Théophile Gautier. Le vicomte Spoelberch de Lovenjoul, dont Gautier relate ici la rencontre lors de son passage à Bruxelles, fut le bibliographe de l'écrivain (voir la Bibliographie).

Massol (Léon) était le fils du célèbre baryton Auguste Massol (1802-1896) et le fiancé d'Estelle. Le mariage n'eut pas lieu, pour des raisons qui n'ont pas été établies; en 1872, Estelle épousa l'homme de lettres Émile Bergerat.

Carlotta Grisi, privée des loyers de sa maison de Paris par les événements de 1870-1871, avait dû louer sa villa de Saint-Jean pour subsister et s'installer dans un appartement de Genève avec sa fille Ernestine et sa nièce Estelle.

À Émilie Gautier

26 juin 1871

Ma chère Lili,

Enfin! me voilà à Genève. J'ai bien cru que je n'y reviendrais jamais. Cependant tout arrive et j'y suis. Estelle va très bien, Carlotta et Ernestine sont toujours très gentilles. Massol a coupé sa barbe, ce qui fait que je l'ai d'abord pris pour Gaïffe. Tout ce monde a été très content de me revoir. On m'a trouvé très maigri, mais pas trop changé pour un homme qui a survécu au siège, à la Commune et à la pneumonie. Mais ne pas voir Carlotta à Saint-Jean est un fait auquel je ne m'accoutume pas. Certes l'appartement qu'elle occupe est très gai; on voit le lac du balcon, c'est charmant, mais l'aimable figure n'est plus dans son cadre. Ça manque de marronniers et de serre et de jonction de l'Arve et du Rhône et de promenades dans le jardin. C'est comme si l'on s'était rencontré dans un endroit quelconque et j'ai toujours envie de dire: « Eh! bien, quand allons-nous à la maison? » Mais il fallait louer Saint-Jean ou mourir de faim.

Moi je suis très joliment installé à deux pas de Carlotta, dans une grande chambre au premier, avec deux fenêtres sur la place des Alpes, très proprement meublée. Il y a un divan exquis sur lequel je m'accroupis avec délices. Cela me coûte quarante cinq francs par mois. A huit heures les gens chez qui je loge m'apportent une gamelle de soupe *épaisse*. Cela me permet d'attendre l'heure du déjeuner sérieux chez Carlotta. Mon adresse est rue du Fossé Vert n° 9 maison Henny Genève Suisse. Te voilà renseignée.

Toto et sa petite famille ont dû arriver hier soir à Neuilly où ils logeront parmi les gravats jusqu'à ce que l'ex-sous-préfet ait trouvé un appartement et loué des meubles pour le garnir. Cela vous amusera de voir pendant quelques jours votre petit neveu qui est vraiment fort gentil.

Cela fait un drôle d'effet d'être dans une ville tranquille où il n'y a pas de maisons brûlées ou démolies par les obus, où les gens vont et viennent comme autrefois avec des airs naturels. Ils sont cependant en république, à ce qu'ils disent, on ne les croirait pas.

Il m'est arrivé à Bruxelles une aventure bizarre. J'ai été recherché pendant huit

jours par toute la police de la ville et traqué comme si j'avais commis quelque crime. Il s'agissait simplement d'un bibliophile passionné qui, m'ayant aperçu dans la rue et ne sachant pas mon adresse, employait ce moyen pour la découvrir. Le plus curieux de l'histoire, c'est que les argousins n'ayant pas réussi, j'allais échapper à mon collectionneur quand, le jour même de mon départ, il m'a rencontré de nouveau et m'a mis, cette fois lui-même, la main au collet pour m'amener dans sa bibliothèque. J'y ai trouvé la plus merveilleuse collection de mes œuvres qui soient au monde. Monsieur de Spoelberch a rassemblé scrupuleusement tout ce que j'ai écrit et tu sais de quels flots d'encre et de copie il s'agit et ce qu'ils m'ont coûté d'ennui et de temps! Il m'a fait relire et reconnaître des morceaux disparus au fond de ma mémoire où ils étaient ensevelis sous des montagnes de papier noirci. J'ai retrouvé là tous mes débuts de journaliste, quand les articles n'étaient pas signés, entre autre certains numéros du *Figaro* de Karr que je n'avais jamais revus depuis que j'y avais déposé ma prose. Ce jeune homme a fait pour mon œuvre ce qu'un fils seul eût pu entreprendre, aussi ai-je été très touché de son admiration et d'un travail si patient et si désintéressé. Il m'a promis de s'occuper dans l'avenir de mes œuvres complètes et de rétablir dans son intégralité toute la série des études de critique théâtrale si morcelées et si incomplètement réimprimées dans les volumes parus dans mon *Histoire de l'Art dramatique*. Nous nous sommes quittés enchantés, je crois, l'un de l'autre et nous promettant de nous revoir dorénavant sans l'intermédiaire des sergents de ville.

Mais voilà que je m'embarque à faire de grandes copies. Au moins tu ne me diras pas que je ne vous ai pas écrit. Vous remplumez-vous un peu, pauvres carcasses de siège et de cave que vous êtes? Moi je suis toujours maigre comme un clou et mon derrière continue à ne pas me faire honneur dans le monde. Je ne vais cependant pas mal. Ma marche s'améliore et je n'ai eu depuis que je suis parti qu'un seul accès de palpitations qui s'en est allé comme il était venu, sans motif que je puisse apprécier. Il fait d'ailleurs un temps abominable et le pluvieux Saint-Médard nous vide son pot de chambre sur la tête. Il a cependant fait une éclaircie de quelques heures où j'ai vu mon ami le Mont-Blanc drapé dans son manteau de neige.

Auguste s'est fait marchand de bœufs et il prospère, il a des bottes superbes. Il va chercher des bêtes à cornes en Italie et les ramène à la frontière de France.

Sur ce, je vous embrasse. La colonie du quai du Mont-Blanc se joint à moi. Embrasse Eugénie et Alphonsine si tu les vois. Une poignée de main *virile* à Toto, un baiser de beau-père à Elise et deux baisers d'ancêtre au petit-fils.

Votre frère

Théophile Gautier

(Tome XI, p. 204-206)